

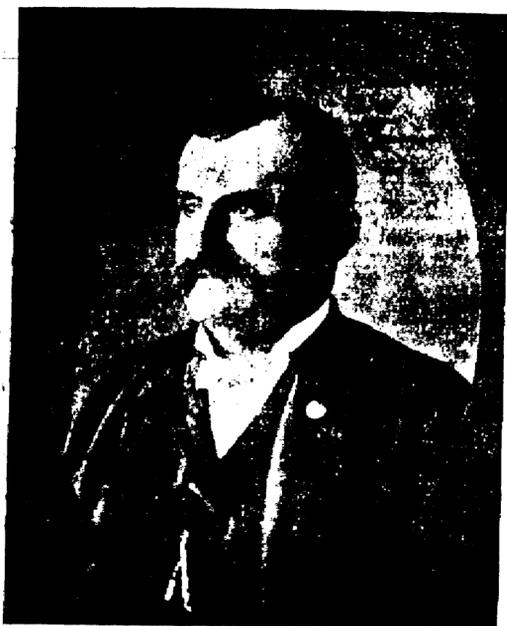
UNE JOURNÉE DE RÉJOUISSANCES.

La Fête de la Nation Française est Célébrée avec Grand Eclat à la NOUVELLE-ORLEANS.

FRANÇAIS ET FRANCO-AMERICAINS

Fraternisent et nous donnent l'imposant spectacle d'une population unie dans un même sentiment de respect et d'admiration pour un Peuple qui a toujours marché à la tête du Progrès et de la Civilisation.

Considérations générales, Cérémonies, Discours, Divertissements, Banquet, Bal.



M. EMILE PONS, Président de la Société Française du 14 Juillet.

ette France dont la marche vers les plus hautes destinées a pu se ralentir en une heure sombre, mais qui, depuis longtemps déjà, est rentrée dans la voie des clartés sereines et souveraines.

Envois à la colonie française célébrant fête nationale, vœux de prospérité.

M. Richard, nous l'avons déjà dit, vient à la Nouvelle-Orléans en qualité de Consul Général; c'est, paraît-il, un homme d'une haute distinction dont notre population fera la connaissance sans peine.

Avant de quitter le consulat, la colonie a envoyé le télégramme suivant:

Diplomatie. Paris — Français et amis France réunis, occasion fête nationale, envois Président République expression respectueuse admiration et profond attachement.

A dix heures, le Président de la Société et les membres du Comité général de l'organisation de la fête se rendaient rue du Canal où les attendait un corps de musiciens et prenaient place dans un car magnifiquement décoré qui les transportait aux Fair Grounds.

A l'arrivée de ses messagers sur le terrain de la fête, celle-ci a été ouverte par des divertissements nombreux et de nature à intéresser grands et petits.

De quatre heures à six, un programme très court, très touffu a été exécuté par plusieurs de nos compagnies de militaires, artilleurs, cavaliers, marins.

Mais c'est à cinq heures que l'ouverture officielle de la fête a eu lieu en présence d'une assistance nombreuse, dans la belle salle de l'Auditorium à la décoration de laquelle il avait été fait opulente dépense de goût et d'argent.

Quand M. Jos. Thiébaud, vice-consul de France, est entré dans la salle, il a été salué par des applaudissements prolongés; puis est arrivé M. Paul Capdevielle, maire de la ville, qui, lui aussi, a été salué par de bruyants applaudissements.

M. Emile Pons, en sa qualité de Président de la Société Française du 14 Juillet, a pris la parole et a prononcé une courte allocution de circonstance qui a été très écoutée et fort applaudie.

M. Pons est un des fondateurs

de la Société à la présidence de laquelle l'ont appelé, il y a quelques mois, les unanimes suffrages de ses collègues. Il en a toujours été aussi un des membres les plus dévoués et les plus dévoués.

Monsieur le Consul, Messieurs les invités, Mesdames et Messieurs,

Au nom de la Société Française du 14 Juillet, je vous remercie d'être venus si nombreux relever par votre présence l'éclat de cette belle fête patriotique.

Je ne puis vous exprimer toute la satisfaction que j'éprouve en ce jour; mais vous assure que je suis fier de voir que la fête nationale française du 14 Juillet est tous les jours tenue en l'honneur à la Nouvelle-Orléans, et que tous les ans, sa célébration est l'objet des plus grands vœux de la part des Français et des Franco-Américains; aussi nous, Français, devons nous remercier les enfants de la République pour de se joindre à nous en cette circonstance pour chanter les gloires de notre Mère-patrie.

L'Orphéon Français et les élèves de l'école de la Société Française du 14 Juillet ont alors chanté la "Marseillaise" sous la direction du prof. Geo. L. O'Connell, avec accompagnement d'orchestre.



M. JOS. THIÉBAUD, Vice-Consul de France.

M. Jos. Thiébaud a ensuite prononcé l'allocution suivante.

Mesdames et Messieurs, Nous sommes réunis ici aujourd'hui pour célébrer la fête nationale de la France; ce fameux anniversaire est un jour de gloire pour les patriotes français qui ont été témoins de la liberté.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.

Le 14 juillet 1789, tout un peuple, pour un idéal d'indignation se fit l'organe de la revendication publique et renversa le monstrueux et arrogant édifice qui au milieu d'une nuit livide, émergeait, dans un ciel de plomb, des antiques débris qui avaient jadis servi leur vie pour rendre à liberté leurs frères asservis.



JUGE EMILE ROST, Orateur du jour.

Messieurs Renaud, Manon, Jaquet, Dutrey, ténors; Larquier, Escudé, Fauconnier et Derbes, basses, ont chanté l'air si difficile et tant connu: Amour Sacré de la Patrie. Ces messieurs ont entonné cet air avec la maîtrise d'artistes qu'ils sont.

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

Le Maire, prenant la parole, a tenu à remercier la société des présences attentives dont elle l'avait toujours entouré; il a tenu surtout à mêler sa voix à celles qui s'élevaient déjà ou s'élevaient tout à l'heure se tant

plus quatre siècles représentent pour le Parisien tout ce que la monarchie avait de plus odieux et de plus tyrannique fut le premier objet à se ressentir de la fureur du peuple. La Bastille, dit un historien, était pour le peuple de Paris l'enthousiasme méchant de l'arbitraire et de l'oppression; elle rappelait les lettres de cachet prodiguées par des ministres impitoyables, et des favoris insolents; elle rappelait aussi les souffrances d'une foule de prisonniers entassés vivants dans cette cellule étroite, coupées d'avoir par un règlement d'un favori d'un valet de roi. Voilà par-

ment tout à l'heure se tant

La journée d'hier a été consacrée à honorer la France, à la glorifier. Tant en dépit qu'au delà des mers; partout, des froides régions des lacs aux bords ensoleillés du Golfe du Mexique, des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, Français et Franco-Américains ont écouté, débout, l'hymne de la Liberté; et dans tous leurs cœurs l'image de la France a rayonné.

Cette fête a été à la Nouvelle-Orléans ce qu'elle est toutes ses années, sous le rapport de la gaieté, de l'entrain, de l'enthousiasme des assistants; et sous le rapport de la mise en scène, sous le rapport des détails, elle n'a été inférieure à aucune de ses devancières: enfin elle a pleinement répondu à l'attente générale.

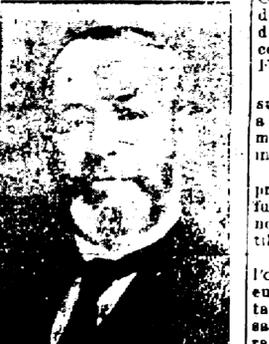
Des le matin, les principales rues du quartier français avaient revêtu un aspect inaccoutumé; partout, les façades des maisons étaient festonnées aux couleurs des républiques sœurs. Au curant de la plume citons quelques-unes de ces façades: Restaurant de la Louisiane, club de l'Orphéon français, confiserie Mannerier, maisons Sam Focchich, Victor Valentini, Mme J. Levy, T. Beaufort, H. Bernard, Alex. Laugleis, Octave d'Hérété, marché français, Mme Savare, pension St-Martin, J. James, Renaissance Louisianaise, Restaurant Antoine, Chas Brana, café des Artistes, A. Lafont, café de l'Entrée, E. Dazet, J. B. Bonnaval, Pension Française, John Arseguet, John Fabre, P. Bor-

denave, A. Portono, A. Phal, Nick's Oyster Saloon, L. Bault, John Labat, H. Guenard, A. Baumer.

Le président de la fête, M. Emile Pons, un très digne Français, à l'honorabilité duquel tout bonnet homme se plaît à rendre hommage, a fait preuve d'un zèle admirable; dans l'accomplissement de sa tâche très onéreuse, il a été entouré d'un comité qui a puissamment secondé ses efforts. Il est donc juste qu'avant d'aller plus loin dans cet incomplet rendu-compte de la fête d'hier, L'ABELLE envoie ses félicitations sans réserve aux organisateurs de cette superbe manifestation qui se sont montrés à la hauteur des responsabilités acceptées.

Il se sont montrés après à la besogne; ils ont travaillé sans relâche jusqu'à ce que la route fut déblayée; jusqu'à ce que le champ de la fête leur apparût paré de chatoyantes couleurs, jusqu'à ce qu'enfin, dirons-nous, ils parussent les premières fanfares, les lointains chants du pays, l'hymne embaumant, la "Marseillaise".

Le 14 Juillet a été à la Nouvelle-Orléans ce qu'il a été à Paris, ce qu'il a été dans la France entière, assurément. Il a été un Réveil. Et si nous avons éprouvé une fierté hier, c'est un spectacle de toute une population unie dans un même sentiment de respect, d'admiration et rendant hommage à cette France qui n'a jamais marchandé son amitié à l'Amérique,



PROF. ALCE FORTIER, Président de Comité d'Initiation et de 24 options.

La visite au consulat a duré une demi-heure environ, et a été, on le devine, des plus agréables; chacun des visiteurs échangeant avec son voisin des propos aimables, et tous se montrant animés des sentiments les meilleurs.

M. Thiébaud, après avoir eu à la santé de M. Emile Loubet, a donné lecture d'un télégramme reçu par lui la veille, ainsi conçu:

avec ses petites menottes, tandis que sa mère la tenait par la taille pour l'empêcher de tomber.

Lui, de loin, souriait joyeusement à ses deux chéries, et il pressait le pas pour les serrer plus vite sur son cœur.

Aujourd'hui, les fenêtres étaient fermées. Mais la mère et la fille étaient là, certainement.

Elles devaient avoir fini de déjeuner, et peut-être Clarisse était en train d'habiller la petite pour la mener se promener au Parc-Mouceau ou aux Champs-Élysées.

La concierge était sur le pas de la porte. Daveneste ne pourrait donc pas l'éviter.

Il lui faudrait raconter à la brave femme sa délivrance, et l'ordonnance de non-lieu qui lui valait sa liberté.

Mais, précisément à ce moment, une voiture des quatre-saisons s'arrêta à quelques pas de la maison.

La concierge, attirée par son contenu, quitta la place où elle se tenait, et se dirigea du côté de la marchande, avec laquelle elle entama un entretien suivi.

L'entrée était libre. Daveneste franchit rapidement les quelques pas qui l'en séparaient, et pénétra dans la maison.

AMANT ET MAÎTRESSE.

La chute de Clarisse n'avait pas été sans remords.

Après son abandon dans les bras de Cartigny, une violente réaction s'était produite en elle. Elle avait repoussé l'ami parjure. Elle avait voulu le chasser de sa présence. Il lui semblait qu'elle se réveillait au sortir d'un songe affreux.

Mais le séducteur n'en était pas à ses premières armes. Il connaissait ce sentiment ordinaire à la femme, ce premier remords qui suit la faute, et il avait trouvé les mots à dire pour endormir les scrupules tardifs de sa victime.

Brièvement de nouveau par les paroles brûlantes du misérable, les délices qu'il lui promettait, la femme adilte avait vécu quelques jours dans un état d'agitation particulière, presque de folie, dont elle ne sortait que pour tomber dans une morne apathie.

Clarisse n'aurait jamais trompé son mari sans l'intime de Michel.

Elle avait tenté de se justifier vis-à-vis d'elle-même, Daveneste n'était-il pas un être méprisable puisqu'il avait volé?

Et puis, ce qui devait la détacher de lui plus que tout, c'était la révélation qu'il lui avait été

indépendant.

Lorsque Georges jura qu'il l'aimait, il mentait. Toutes ces comédies d'amour n'étaient qu'une odieuse trahison.

Cette preuve de l'indignité de son mari fournie par Michel n'était-ce pas, à elle, le l'ex-cusat, celle de Clarisse?

Pourtant, la jeune femme ne parvenait à s'éloigner de nouveau que lorsque son amant l'accablait de tendres paroles. Des qu'elle se retrouvait seule, ses angoisses la ressaisissaient, et elle réfléchissait sous le poids de son irrémédiable déchéance.

Cartigny, avec son astucieuse duplicité, poursuivait l'œuvre de démoralisation dont il avait accompli la part la plus essentielle; il ne lui suffisait pas que Clarisse fut sa maîtresse; il en voulait faire sa chose, son esclave, un être abdiquant toute volonté et lui obéissant aveuglément.

Quand un soupir de regret s'exhalait encore de ses lèvres, ou que la détresse, redoublant de douleur, lui arrachait un cri de remords, Michel s'élançait d'étonner sous les démonstrations passionnées de sa tendresse, les détresses révoltées d'une conscience qu'il voulait rendre tout à fait muette.

Bien qu'il fut habitué à jouer la comédie de l'amour, Cartigny, cette fois, ressentait réellement les sentiments qu'il exprimait.

Il avait détesté Clarisse avec une telle violence qu'il l'avait pas reculé devant le crime. Sa

haine pour Georges, la joie impie qu'il goûtait dans cette revanche si longtemps attendue, le rendaient sincère.

Combien de temps cela durerait-il?

Si Cartigny aimait Clarisse il n'était pas homme, pourtant, à sacrifier trop de temps à ses amours.

Pratique, et sorgeant avant tout que la somme volée à Mme de Sainte-Aulaire n'était pas suffisante pour réaliser ses rêves d'opulence, il considérait cette petite fortune comme une simple base d'opérations.

Pour quintupler, pour décupler, ces deux cent cinquante mille francs, il avait à sa disposition le jeu, les courses et la Bourse. Un homme habile comme il se traitait de l'être devait, grâce à ces trois leviers, devenir promptement millionnaire.

Cependant, pour ne pas exciter certains commentaires toujours redoutables, il convenait de ne pas quitter trop vite le Cré dit universel.

Profitant de la saison, et se prélevant très fatigué, Cartigny sollicita un congé qu'il obtint assez facilement.

Il avait ainsi plus de temps à consacrer à sa maîtresse, soit qu'il la vit place Clichy, soit qu'elle se rendit chez lui, rue Monroy.

Il avait expliqué à Clarisse, toujours craintive, que cette invitation n'aurait pas de conséquence.

On contraire, n'était-il pas naturel que l'ami intime de la maison ne se désintéressât pas au malheur de Daveneste, surtout au moment où le sort de celui-ci allait se décider.

Mais les enfants, maintenant, généralement enfant Cartigny qu'ils avaient servi pour arriver à ses fins.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE

PREMIÈRE PARTIE

OU L'IMPOSSIBLE ARRIVE.

X

—Comptez sur moi. Et rappelez-vous que vous n'avez pas un instant à perdre. L'express